

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri PERROCHON

La littérature contemporaine en Suisse romande,
partie I

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1951, tome 49, p. 241-255

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE EN SUISSE ROMANDE

Promenade et esquisse

La littérature contemporaine en Suisse romande pourrait faire l'objet de plus d'une étude. Je me bornerai à quelques remarques et à quelques noms, et nous irons selon le hasard des rencontres.

Y A-T-IL UNE LITTÉRATURE ROMANDE ?

Je dis « littérature en Suisse romande » et non « littérature romande » : car ce pourrait être le prétexte de longs débats. La Suisse romande existe dans sa diversité et son cloisonnement. Déchiquetée dans l'espace, frontière des langues, appartenant à deux confessions, elle est formée de cantons qui ne sont pas de simples formations administratives, mais ont chacun leur esprit, leur mentalité. Les cités qui s'échelonnent : Genève, Lausanne, Sion, Neuchâtel, Fribourg, Porrentruy, sont représentatives de tendances diverses. D'ailleurs, dans les cantons mêmes

il est des divergences : le Montagnon n'est pas le Neuchâtelois du bas, ni le Gruérien le Fribourgeois, ni le Comblé le Broyard, et dans le Jura bernois, d'une vallée à l'autre on perçoit des différences.

Je n'ignore pas que de nos jours un changement s'opère. Il est trop tôt pour établir la portée de cet effort, dont d'aucuns trouvent dans le néologisme « Romandie », un symbole — ce « Romandie » qui prit naissance à Paris, dans la fin attendrie d'un banquet, alors qu'un de nos poètes se prit à chanter le nostalgique : « J'irai revoir ma... Romandie. » Pour certains, ce terme est le signe d'une unité littéraire enfin effectuée et, en même temps, la constitution d'une province nouvelle, qui n'en est pas une, mais qui tendrait à s'unir plus étroitement encore dans le domaine des lettres à la France proche. Et cela me rappelle le mot de Charles Plisnier. Il est entre la situation littéraire de la Belgique et celle de la Suisse plus d'une analogie. Un interviewer lui demandait s'il n'était pas né en Belgique. Alors, évoquant les gens de Liège et de Namur qui parlent français depuis mille ans, les Picards du Hainaut et les Lorrains du sud du Luxembourg, et l'auteur de la Cantilène de sainte Eulalie et Froissard lui-même, Plisnier rétorqua que littérairement il n'y avait pas de Belgique, mais une Flandre et un pays de langue française, la Wallonie.

C'est à peu près ce qu'affirmait naguère un des essayistes les plus indépendants, Edmond Gilliard, dans son *Pouvoir des Vaudois* : confiant aux musées toute littérature nationale, qu'il qualifiait de chauvinisme de seconde cuvé, de pacotille locale, de cortège historique : « n'importe quoi sous l'habit, on porte le costume national, ça suffit : passementerie et ferblanterie ». Et il continuait : « Le pays de Vaud est pays français. Il n'y a donc pas de littérature vaudoise, pas de littérature romande ; encore moins de littérature suisse. » Mais, reconnaissant que politiquement nous ne sommes pas Français, il concluait : « Ne faisons pas les Français, de façon à nous faire remettre à notre place de Suisses ; et ne faisons pas les Suisses, de façon à compromettre la propriété de la langue française : n'offensons ni notre patrie ni notre langue. » « Soyons Vaudois, ce qui sera une manière, insinua un autre critique, d'être plus Français que les Français. »

Nous ne pouvons ici nous étendre sur ces définitions et ces distinctions. Bornons-nous à admettre qu'il est, sinon une « littérature » romande, un « esprit » romand, divers et cependant assez un pour être distinct de l'esprit alémanique ou de celui de la Suisse italienne — ces esprits d'ailleurs se complètent sans se fondre — et distinct aussi de celui de la France. « Un pays en dedans » disait Sainte-Beuve, après avoir, à Lausanne, professé son cours sur Port-Royal ; et le critique sagace voyait dans cette attitude le résultat d'un mélange de fermeté, de finesse, de prudence, de solidité. Et c'est cet esprit dont nous trouverons des traces dans les ouvrages de nos écrivains.

TROIS LITTÉRATURES ?

Ecrivains de valeur inégale ; œuvres de portées différentes. Thibaudet voyait l'originalité littéraire de la Suisse romande, dans l'existence de trois littératures : l'une à tendance locale, à déguster sur place, comme les vins de la Côte : Tœpffer, Philippe Monnier ; la deuxième, à tendance européenne : Rousseau, Mme de Staël, Benjamin Constant, Amiel ; la troisième, à tendance française : Cherbulliez, Edouard Rod. Lignes de mouvements plus que de démarcations, limites théoriques, aucun ouvrage n'appartenant exclusivement à l'une des trois. De tout l'édifice, Thibaudet ne se cachait pas la fragilité. Pour nous, il s'agit moins de savoir lesquels de nos écrivains se rattachent à la France, lesquels ne peuvent franchir le Jura, quelle contribution nous apportons à l'Europe — que de prendre conscience de ce que nous sommes. Et cela sans vanité ridicule, mais aussi sans cette humilité déconcertante ou ce mépris dont si longtemps nous avons souffert, cette honte d'être soi, qui a rongé plusieurs de nos auteurs.

L'ORIGINALITÉ DU XIX^e SIÈCLE

Pendant longtemps, la littérature fut en Suisse française œuvre d'érudition : travaux de théologiens, de juristes ou d'hommes de sciences. Au XVIII^e siècle, des poètes émièrent quelques accents post-classiques, comme ce général Frossard, ami du prince de Ligne ; et après des romanciers,

fidèles imitateurs de *L'Astrée*, vinrent les adaptateurs et les adaptatrices enthousiastes de narrateurs anglais et allemands. Mais on ne s'amusait guère au jeu des passions. On se gardait, dans les livres en tous cas, de badiner avec l'amour. Le plus fin des critiques suisses fut alors un pasteur, Chaillet de Neuchâtel, et c'est un autre homme d'Eglise, le doyen Bridel, qui le premier souhaita une poésie nationale, inspirée du pays même, de ses coutumes et de son passé, en réaction contre un goût français mondain et frivole.

Le XIX^e siècle fut plus original. Reprenant le rêve agreste de Rousseau, on se mit à la recherche du génie du lieu. Vocation du pittoresque régional, rappel des traditions locales, fraîcheur des paysages, attrait d'un idéal de perfection morale et de simplicité, dans le cadre chanté par Jean-Jacques, quand il vivait dans l'île de St-Pierre avec Thérèse, ses lapins et son herbier, ou quand il plaçait l'action de *La Nouvelle Héloïse* à l'ombre des bosquets de Clarens. Ces préoccupations de cadre naturel et de méditations intimes ne pouvaient sans doute faire oublier le rôle qu'avait, à Coppet, exercé Mme de Staël, et combien de Romands avaient voulu être des liens entre des pensées opposées et opérer dans un cosmopolitisme de bon aloi la jonction entre les civilisations du Nord et celles du Midi. N'y a-t-il pas en Suisse romande un lieu qu'on nomme le « Milieu du monde » parce que là se partagent les eaux qui vont au Rhône et au Rhin ? Explorer, commenter, interpréter, a été pour beaucoup de Romands une vocation, plus que de créer ou d'imaginer.

DEUX TENDANCES FONDAMENTALES

Ainsi, en ce passé littéraire nous voyons apparaître deux tendances qui perdureront jusqu'à nos jours avec des développements et des différenciations : l'attachement au sol, à la nature proche, qui de Juste Olivier et de Rodolphe Töpffer passera à Ramuz et à tant d'autres, et le goût des idées, la hantise parfois de l'analyse.

Alexandre Vinet s'est livré, pur et noble penseur, à son œuvre de moraliste et de critique, et, plus tard, Amiel a

donné libre cours à sa passion de repliement dans les notes quotidiennes de son *Journal intime*, où, durant quarante ans, il a poursuivi la connaissance de soi : « Notre âme est le temple saint dont nous sommes les lévites. Tout doit être apporté sur l'autel, éclairé, et passé au feu de l'examen, et l'âme se doit la conscience de son action et de sa volonté. » Et cela avec une curiosité singulière et une pensée à l'hospitalité infinie.

Si le lyrisme helvétique du XIX^e siècle pouvait dégénérer en banalités et en éloges monotones de nos Alpes ou de nos vertus, en tirades édifiantes ou qui tenaient à l'être, le moralisme n'était pas sans danger. Tous ses sectateurs ne pouvaient avoir le sens profond des nuances et le tact d'un Vinet, et plus d'un analyste se perdit en des subtilités confuses. C'est à plus d'un disciple que l'on pourrait appliquer le mot de René de Week, à propos de leur maître : « Amiel, ou la noix creuse. » Et pourtant il serait injuste d'oublier qu'au XIX^e, c'est le moralisme qui nous a donné une voix et que c'est dans cette parole austère que notre âme eut la joie de s'exprimer. Tradition de croyance libre, de croisade solitaire, d'une foi qui n'a pas horreur de la diversité et à qui rien d'humain n'est étranger : tradition de Vinet, respect du mystère, qui à la littérature impose le critère des valeurs éternelles. Qu'on relise aujourd'hui dans les *Essais* de Vinet les pages sur Lamartine : autorité, humilité, compréhension et jugement, sublime envergure et sens profond de la beauté, suprématie de l'ordre moral. Pour saisir la tradition spirituelle et littéraire au siècle dernier en Terre vaudoise, il faut avoir lu Vinet.

Le XIX^e fut pour nous un siècle d'intentions louables : celui des Olivier et de Rambert, avec le rire du Caveau genevois, et ce romantique — notre seul romantique — cet Etienne Eggis, Fribourgeois et bohème, neveu de Senancour, l'auteur d'*Obermann*, qui parcourut l'Europe, goûta à la vie parisienne et aux fantasmagories germaniques :

Je n'avais pour tout bien qu'une pipe allemande
Les deux Faust du grand Goëthe, un pantalon d'été,
Des pistolets rayés, non soumis à l'amende,
Une harpe légère et puis... la liberté.

Il y eut Tœpffer, dont les romans nous semblent bien longuets, malgré de charmantes trouvailles, mais dont les albums n'ont rien perdu de leur finesse narquoise, et où l'on retrouve avec plaisir M. Vieuxbois poursuivant l'objet aimé, M. Jabot se poussant dans le monde et qu'aucun snobisme ne retient, M. Cryptogame, victime de l'impé-rieuse Elvire et mari malgré lui d'une sémillante Provençale, qui l'accueille entourée des huit enfants fruits d'un premier lit, et les aventures pédagogiques de la famille Crépin, qui essaye tour à tour les systèmes d'éducation de Craniose et Gribouille pour finir par la méthode de M. Bonnefoy : faire comme on peut et pour le mieux. Sagesse, haine du faux, et, sous la facétie cocasse, observations précises et pensée profonde. Il y eut Philippe Monnier, humaniste poète, évocateur ému de son village, malicieux peintre d'originaux genevois. Familier de Zola, Edouard Rod faisait carrière d'écrivain français, et cependant ses meilleurs romans, ceux qui résistent le mieux à l'épreuve du temps, ce sont ses romans vaudois, ceux où dans son pays il a placé des conflits moraux qui toujours le passionnèrent.

LE XX^e SIÈCLE OU : LA RÉCONCILIATION AVEC LA FRANCE

Dès le début de ce siècle, l'esprit des lettres en Suisse romande a évolué. Nos écrivains ont alors cessé de se replier sur la tradition qui avait été celle de leurs prédécesseurs du XIX^e, une tradition en marge de la France et qui avait été instaurée elle-même en réaction contre le cosmopolitisme du XVIII^e et contre l'hégémonie du goût français post-classique. On rêve de constituer une partie intégrante de la littérature française. On ne reproche plus à un Cherbulliez ou à un Rod, comme on l'avait fait naguère, d'avoir été à Paris chercher la consécration de leur talent. Le pittoresque national, l'idylle helvétique cessent d'être les seuls buts de l'art. Les ambitions s'élargissent. On vitupère l'inquiétude romande, et les préoccupations moralisantes, et l'analyse perpétuelle d'un moi obscur. C'est la faute à Olivier, à Vinet... clament certains. Des anathèmes s'échangent. On perçoit les rapports possibles entre l'art de l'écrivain et celui du musicien

et du peintre. Des cénacles, des revues : *Voile latine*, *Feuillets*, *Cahiers vaudois* sont autant de tentatives de libérer l'esprit romand. Que bien de ces attaques aient été injustes, que beaucoup de manifestes promulgués avec véhémence ne se soient que fort imparfaitement réalisés, c'est évident. Mais tout cet effort n'a pas été inutile. On ne pourrait définir en quelques mots comme auparavant l'esprit littéraire de la Suisse romande. L'horizon s'est élargi singulièrement. Et surtout — et c'est là l'essentiel — des œuvres sont nées.

En ces cinquante dernières années, les écrivains sont devenus légion. Il est trop tôt pour tenter un choix définitif et si nous voulions énumérer tous ceux et toutes celles qui dans le roman ou dans la poésie ou au théâtre se sont essayés, il nous faudrait des heures ¹.

LE THÉÂTRE

Voyez le théâtre. On ne saurait assez dire le mérite de René Morax. Avec son frère Jean Morax et le compositeur Gustave Doret, il a créé des spectacles dramatiques d'un intérêt indéniable, d'un caractère à la fois artistique et populaire. Notre renaissance littéraire lui doit beaucoup. Sa *Nuit des Quatre-Temps* a inauguré en 1901 une ère nouvelle. Puis, en 1903, ce fut *La Dîme* dans le village de Mézières. Depuis lors, la scène rustique, dans une ambiance agreste et fervente, tant d'œuvres furent représentées. Doué d'une capacité rare de renouvellement, Morax sut évoluer avec l'esthétique et les tendances littéraires, mais sans jamais s'enfermer dans un cénacle ni s'éloigner du public populaire. Il y eut *Tell* à la veille du conflit de 1914, *Aliénor*, paré de couleurs et de grâces :

¹ Il conviendrait de citer tant de noms... M. Charly Guyot a tracé un tableau très complet de la littérature actuelle en pays de Neuchâtel. Les écrivains genevois vont publier une anthologie qui sera un miroir exact de leur activité. Dans la Revue de Fribourg, M. Pierre Verdon poursuit la présentation des auteurs de son canton. Et je n'oublie pas les travaux de MM. Ch. Clerc, P. Kohler, P. Martinet, Weber-Perret.

Il y aurait beaucoup à dire sur le réveil des lettres du Valais, avec Maurice Zermatten, André Closuit, Jean Follonier, Corinna Bille, Maurice Chappaz, Jean Graven, Marcel Michelet, sans oublier Lucien Lathion, André Marcel, Pierre Valette et d'autres.

Heureux celui qui revoit sa patrie
Et son clocher debout sur l'horizon :
Il sent jaillir une source tarie,
C'est un captif au sortir de prison.
Il reconnaît toute sa vie,
Qui vient à lui comme une amie,
Et lui sourit au seuil de la maison.

Il y eut Le Roi *David*, dont la musique d'Honegger et les décors rutilants d'Alexandre Cingria étonnèrent. Il y eut *La Servante* d'Evolène, empreinte de charme rustique. Le théâtre du Jorat n'a pas cessé d'être un foyer d'art, et Gilles a repris une tradition aimée. Il n'est plus le seul d'ailleurs. Dans maintes de nos bourgades, des œuvres originales sont jouées : ainsi, à Bulle, dans la plantureuse Gruyère, ce fut le festival du *Pauvre Jacques*, histoire d'un armailli du Moléson devenu maître-valet de Madame Elisabeth à Versailles, et qui, dans les délices des Trianons, n'oublia pas sa bergère fidèle ; ainsi dans un petit village de pêcheurs, à Chevroux, sur les rives du lac de Neuchâtel, fut représenté un drame, intéressante tentative de théâtre populaire sans mièvrerie, et écrit spécialement, par William Thomi, un de nos bons dramaturges : *La Voile de feu*. Et, sans oublier les adaptations shakespeariennes de Piachaud dont le succès fut si vif, on ne saurait omettre la pièce de Calderon que Maurice Zermatten fit jouer à Sion, ni ce *Prométhée enchaîné*, qui, avec les panneaux et les costumes d'Hans Erni, dans le cadre grandiose de l'amphithéâtre romain d'Avenches, fut, non pas traduit, mais recréé en une langue remarquable par André Bonnard :

Voyez enchaîné le dieu misérable
l'ennemi de Zeus que les autres dieux,
courtisans du Maître, livrent à la haine,
pour avoir aimé les hommes... trop.
Voici venir dans un bruit d'ailes,
un vol de passereaux, tout près de moi...
Et le ciel léger, battu de plumes,
chante doucement...
Faut-il craindre encore ?

Les théâtres de nos villes ne dédaignent pas, parfois, de faire une place dans leur programme à des pièces d'auteurs romands. Le Sixième étage de Gheri a fait le tour du monde. Géo Blanc, Jean Nicollier, Jean Bard, J.-E. Chable ont à leur actif plus d'une réussite.

LA POÉSIE

Aux étalages des libraires, les poètes figurent en un apport nécessaire et désintéressé. Durant longtemps, Henry Spiess en fut le prince. Pour plusieurs il fut un initiateur. De tradition verlainienne, préférant aux descriptions plastiques les suggestions musicales, il a avoué :

Le monde extérieur pour moi n'existe pas au mien,
Sinon quand je lui prête un instant ma pensée.

Francis Jammes et Mæterlink et Rodenbach ont marqué sur sa sensibilité, sur son être qui en ses vers s'échappe, se brise, rejaillit dans la vague en mille gouttes sonores. Dominant des influences subies, il a chanté sa joie et ses tourments, et plusieurs après lui s'y sont évertués. Les parfums de l'été, les reflets du lac, l'enivrement du vent jouant dans les blés roux ont inspiré Pierre Girard :

Revenez, beaux jours, grandes vacances, lumière de midi qui s'enlace à la vie, cortège ensommeillé des heures éblouies, beaux jours où chaque jour c'est la vie qui commence.

Panthéiste visionnaire, dressant nu sous le ciel un corps plus parfait que sa strophe subtile, Girard en sa jeunesse, comme un dieu ou un faune, consacra au soleil des vers adoreurs et rassembla dans son *Pavillon dans les vignes* des poèmes qui sont comme autant de fruits mûrs. — Du soleil, une joie de vivre bruyante et sans réticence, Charles d'Eternod vous les livrera aussi en un paganisme serein qui ne s'effarouche point de la verdeur de la langue. Dans sa retraite de la Béroche, le Neuchâtelois André Pierre-Humbert en une solitude féconde cisèle des alexandrins impeccables et riches de sève concentrée.

Mes rêves, vols errants d'abeilles revenus
Se dorent au soleil comme les grappes mûres
De tes vignes escaladant les coteaux nus,
Et j'écoute leurs voix mêlées à tes murmures.

Autour de Jean Violette se groupent de sincères admirateurs des Muses, et plus d'une œuvre de valeur est sortie de ce cénacle amical et de camaraderie franche... Mais je dois me borner...

Très divers d'esthétiques et de conceptions, nos poètes actuels se rattachent à toutes les écoles. François Franzoni est un fidèle de l'esthétique à la Régnier :

Ce soir il fait si chaud que je ne puis dormir
Je vais hors de mon lit m'asseoir à la croisée
Et j'écoute en rêvant la plainte inapaisée
Du grillon monotone et de mon souvenir.

Et parfois Franzoni trouve des accents qui rappellent la force sinon la truculence d'un Verhæren :

Sur le pont, dans la nuit limpide ou sans les étoiles
A travers l'infini mouvant,
Ils luttent, jusqu'à l'heure où blanchissent les voiles,
Contre les flots, contre les vents.
Et puis, lorsque la rame échappe à leurs mains lasses,
Quand l'aube émerge des flots de la mer
Ceux qui peinent le jour viennent prendre leurs places
Et mettre en gémissant leurs fers,
Afin que, jour et nuit, sans trêve, la galère,
L'aile ouverte, comme un oiseau,
Coupe d'un mouvement rythmique et circulaire
La bleue obscurité des eaux.

Pierre-Louis Matthey, au labeur probe et de longue haleine, est un mallarméen :

Et la pluie et la pluie glisse le long des toits,
glisse le long de l'ombre comme une ombre sous un mur.
Glisse le long des arbres qui battent et s'inclinent
et ruisselle au fil noir des tristes troncs amers...
puis roule au long du sol fumant et ténébreux
saoule le préau gris, l'argile creuse de désir.
Glisse comme le poète qui ne peut clore ses yeux
fée le long de son corps impossible à saisir.

Et Gustave Roud, que ce soit en prose ou en vers, demeure le poète discret aux intuitions profondes et aux descriptions pénétrantes du Jorat :

« Pays de semailles et, pour de longues semaines, pays de cloches. Chaque matin, le fleuve des troupeaux sonores suit le lit de la rivière, quitte ses rives et submerge lentement les campagnes... Là-bas, dans le verger presque désert, on fait tomber les dernières pommes, les petites pommes douces qui seront broyées. L'arbre tremble, la grêle des fruits martèle le gazon et l'oblique essaim des feuilles hésite et se pose comme une troupe d'oiseaux... A la pointe du dernier sillon, Fernand, l'épaula nue et dorée comme au plein de

l'été, sur le sol éblouissant, portait à ses lèvres une pomme si rouge que le ciel tout autour avivait son bleu trop doux. Les chevaux las s'endormaient au repos... Et voici monter de la vallée, par grandes vagues blêmes et sournoises où s'effondre sans bruit le paysage, colline après colline, village après village, labour après labour, le dévoreur de lampes et d'étoiles, le brouillard. »

Et il serait injuste de ne pas au moins citer les noms de Gilbert Troillet, de Vio Martin, de Beausire, de Fournet, de Borchanne et de Michelet. A mesure que le siècle avance, sans renier le naturisme aimable qui a remplacé l'inspiration grave des poètes du XIX^e, il se mêle à l'œuvre de nos poètes un accent plus fort et parfois plus inquiet. L'atmosphère d'un âge de fer, même dans un pays qui jusqu'à maintenant n'a pas connu les terribles ruines et les épreuves matérielles, n'y est pas étrangère. L'on en perçoit l'écho magique comme dans cette strophe de Crisinel :

Dieu sibyllin, qui m'épuises, me ronges,
Souffleras-tu le dernier mot d'un songe ?
Dans mon silence emmuré jusqu'au jour,
O Ténébreux, j'interroge et je brûle.
Mais, à l'aurore, une ombre qui s'annule
Rêve d'un soir, et le ciel reste sourd.

Et pourquoi ne pas rendre hommage aussi à Pericle Patocchi, qui à la sensibilité du Tessin joint les apports d'une culture à la fois italienne et française, en des recherches incessantes :

Voyez comme l'aurore est haute,
Beaux yeux que mes envies ont rendus sombres.
Vois comme le ciel blessé sur le flanc saigne
Et verse sa splendeur dans nos vallées.
Si je mêle la joie de mes yeux
A la douceur des tiens, un Dieu.

Et nombreux sont les jeunes : Louis Bolle, Claude Aubert, Philippe Jaccottet, Henri Gaberel, Daniel Simond.

Et ces sentiments, mêlés à l'évocation du paysage, à la description de nos sites, rendent un son particulier.

LE « GÉNIE DU LIEU »

Des évocateurs du terroir, des peintres du sol, nous n'en manquons pas. Chacun des pays qui forme notre Suisse romande a ses interprètes. Les *Cités et pays suisses* de Gonzague de Reynold, un des plus beaux hommages littéraires rendu à la patrie tout entière, a inspiré des vocations nombreuses. Ce livre est d'ailleurs fort beau. Epris des grands spectacles de la nature et de l'histoire, enclin aux vastes synthèses — ces derniers ouvrages sont de remarquables exemples — de Reynold, dans ses poèmes et ses descriptions, a le sens du relief et de la couleur. Il sait composer un tableau, et, avec le don des images, il a celui des constructions équilibrées. Il ne néglige pas pour cela le détail : « Le ciel vert strié de vapeur orange ou ponctué de nuages duvet de ramier. » De Reynold est l'un des écrivains les plus puissants et les plus riches que nous ayons. Ses pages sur *Le Génie de Berne* et *L'Ame de Fribourg* sont parmi les plus denses et les plus fortes qui aient été écrites chez nous. Voyez comment en quelques traits il dresse une vue synthétique et en de brèves notations pénètre ou rend sensible toute la psychologie et la valeur d'une cité :

Arrêtez-vous sur le pont de la Grenette et penchez-vous. Tout en bas voyez l'Aar amoureuse enlacer la ville. Elle coule lentement, car elle s'éloigne avec regret... Et voici : des cascades de verdure jaillissent de la ville, jaillissent de la vieille ville, rive gauche et rive droite, des quartiers nouveaux, et descendent vers l'Aar ; les arbres au-dessous des arbres, comme un bouillonnement de feuilles... Et la rivière coule majestueusement, doucement, tandis que le vent du soir remue les feuilles, et parfois elle emporte une branche brisée, une feuille chue. Alors on relève les yeux, on les ramène tout en haut, sur la ville, sur la vieille ville que la presqu'île tient et porte comme une main bien ouverte. On dirait qu'elle offre, cette vieille ville patriarcale, un sacrifice du soir, qu'elle offre ses fenêtres à meneaux, son Rathaus gothique, ses tours à girouettes, cette cathédrale bourguignonne ; qu'elle offre un sacrifice du soir à ces immenses glaciers qui trônent dans l'azur, vêtus de pourpre et couronnés d'or... Et maintenant la nuit peut venir.

RAMUZ

Un évocateur et un poète, autant qu'un romancier, plus qu'un romancier, ce fut Ramuz, qui demeure d'ailleurs si

présent parmi nous que nous pouvons dire, que nous devons dire, c'est Ramuz. N'a-t-il pas affirmé :

Il m'est arrivé, hélas ! d'écrire des livres, mais ce n'est pas mon vrai métier. Mon éducation a été chez les peintres. J'entends qu'un goût bizarre m'a poussé de bonne heure à tâcher de reproduire non des idées, mais des objets, cherchant à tirer d'eux une certaine ressemblance où ils seraient à la fois et où je serais moi-même. Une fleur, une montagne, un visage, une table, comme les peintres ; seulement, les peintres se servent de couleurs.

Un peintre et un poète. Et son œuvre tout entière est une œuvre de poésie. L'affabulation romanesque n'est souvent que le prétexte d'un chant. Les personnages réels sont le lac, la vigne, la montagne, et parfois il n'y a plus de personnage, et le lyrisme l'emporte sur le récit.

Evocateur et poète, peintre de son pays, Ramuz ne se borne point au pittoresque, à l'extérieur, il veut montrer l'aspect profond des gens et des choses. On a prétendu qu'il avait aboli la tradition romande : je dirai qu'il l'a accomplie dans ce qu'elle a de plus vrai et de plus original. Ses cinquante volumes sont non seulement le fruit d'un effort de toute une vie, d'une carrière étonnamment droite et à l'art seul consacrée, en dépit de tous les obstacles et de toutes les critiques, mais la lente ascension d'un écrivain probe, de la connaissance de soi à la communauté et à la possession du monde. Œuvre magnifique où *Aimé Pache* fut le témoin des recherches angoissantes et des exaltations juvéniles, *Aline*, histoire lamentable mais contée avec un amour touchant. Essais réalistes que continuent les *Circonstances de la vie* avec cette Frieda, réplique helvétique de Mme Bovary et ce Magnenat, proie des forces qui le dominent. Après que *Samuel Belet* eut clos cette série de monographies et que, rentré de Paris, Ramuz se fut définitivement fixé sur les bords de son lac et dans sa terre de Lavaux, après qu'il eut fait le point, établi sa *Raison d'être* « Et l'essentiel est qu'un jour on a vu qu'il fallait prendre un parti », après avoir dit adieu à tant de personnages, ce fut dès 1914 : le *Chant du Rhône* et le *Passage du poète*, et la peinture non plus de quelques individus, mais d'un groupe, d'une collectivité. Les grands phénomènes cosmiques, l'ébranlement de la guerre, l'avaient entraîné à prendre conscience

d'une réalité plus générale que la réalité familière de l'existence quotidienne. Des forces mystérieuses régissent le monde, d'étranges calamités le menacent. Le mal et le bien se livrent des combats, dont les péripéties sont à elles seules des épopées. L'esprit malin s'incarne parfois sous nos yeux. L'amour, il est vrai, veille et c'est la *Guérison des maladies*. *Des Signes parmi nous* nous avertissent. Peut-être sommes-nous près de la fin du monde : *Présence de la mort*, *Si le soleil ne revenait pas*. Parce qu'ils sont infidèles à leur terre, les hommes encourent de terribles châtements : souvenez-vous de *La Séparation des races*. Devant de telles calamités, la terreur règne : *La grande peur dans la montagne*. Et seule consolation, comme la beauté éparse, toujours présente, que l'on sent mais que l'on ne peut saisir : *La beauté sur la terre*.

Peinture du sol, et aussi l'âpre problème de la condition humaine. Celui qui veut échapper aux lois, aux habitudes, à la société, tombe sous les coups de la force publique : *Farinet ou la fausse monnaie*. Celui qui veut échapper à la misère de la solitude par l'amour se trouve plus seul que jamais, plus séparé que jamais : *Adam et Eve*. Et quand il réalise son amour, c'est la nature qui l'écrase : *Derborence*. L'homme se débat ainsi dans une nature et au milieu de forces hostiles, et sa nature même est hostile. Mais il est plus grand que ce qui l'écrase et il triomphe parce qu'il aime. L'amour rachète le monde et lui ménage encore de la joie. Ainsi dans *La Guérison des maladies*, la petite Marie, la fille de Grin, l'alcoolique, prend sur son pauvre corps les misères de l'humanité.

Dans l'œuvre de Ramuz se fondent un élément lyrique et un élément épique, une imagination épique et un mouvement lyrique. Si l'épique est le plus fort, c'est dans un paysage alpestre que le poète situe instinctivement ses personnages, alors que le lieu de l'élévation lyrique est toujours ce paysage de lac où se mire le ciel, les coteaux de vignes, le petit village ou la cité dormante. Et, en cette vaste épopée et ce long chant lyrique, *Derborence* apparaît comme un sommet. En une langue pure et mélodieuse, dégagée d'un style trop volontairement rocailleux, dans le décor dévasté de rochers éboulés, écroulés, une aventure qui tient en deux mots. Un berger a échappé

à l'éboulement qui a enseveli le pâturage. Après un long travail de taupe il parvient à se dégager. Les villageois le prennent pour un revenant et sa femme elle-même fuit à son approche ; désespéré il regagne la montagne. Et dans cette tragique aventure, une femme l'emporte :

Voilà qu'une femme s'est levée contre elle et qu'elle l'a vaincue, parce qu'elle aimait, parce qu'elle a osé. Elle aura trouvé les mots qu'il fallait dire, elle sera venue avec son secret ; ayant la vie, elle a été là où il n'y avait plus de vie ; elle ramène ce qui est vivant du milieu de ce qui est mort.

Derborence, le mot chante triste et doux dans la tête pendant qu'on se penche sur le vide, où il n'y a plus rien. Et si loin que le regard porte il n'y a plus que des pierres, encore des pierres, toujours des pierres. Seul quelquefois un troupeau de moutons se montre dans ces solitudes, à cause d'un peu d'herbe qui y pousse, là où la roche lui laisse la place de percer ; il y erre longtemps comme l'ombre d'un nuage. Il fait un bruit comme celui d'une grosse averse quand il se déplace. Il fait, quand il broute, un bruit comme celui des petites vagues qui viennent, les soirs de beau temps, à coups rapides et rapprochés, heurter la rive.

La mousse, d'un pinceau lent et minutieux, a peint en jaune vif, en gris sur gris, en toutes sortes de verts, les plus gris quartiers de roc. Ils nourrissent dans leurs fissures diverses espèces de plantes et de buissons, aïrelles, myrtilles, épine-vinette aux feuilles dures, aux fruits ligneux, que le vent fait tinter comme des clochettes.

Ramuz dépasse de beaucoup les autres écrivains de Suisse ; il ne nous introduit pas seulement dans la connaissance de notre pays, il nous fait découvrir cet univers premier, que l'instinct et le cœur plus que l'esprit appréhendent. Et ce centre vivant où hommes et choses se situent dans leur nécessité nous conduit à cette plénitude dont Ramuz a esquissé une définition dans ses souvenirs sur Stravinsky.

Une certaine certitude qu'on a connue, qui prétend à être de nouveau... Un vague souvenir en nous, peut-être bien qui sommeillait, qui se réveille et nous fait atteindre à nouveau, par delà les temps, le temps d'avant la tour de Babel, d'avant la confusion des langues, nous laisse entrevoir de nouveau au loin le grand jardin de l'unité...

Henri PERROCHON,
privat-docent à l'Université de Lausanne.